



Villes et Pays d'art et d'histoire
Pays Montmorillonnais

laissez-vous conter
Adriers

Les paysages

Les 6809 ha de la commune d'Adriers se situent en limite avec le Limousin, sur les contreforts du Massif central. Adriers présente des paysages au relief marqué, avec des vallées encaissées. Le site des Frémigis, point culminant de la Vienne à 231 m, domine les paysages de bocage encore bien préservés.

La géologie

L'essentiel de la commune se situe sur des terrains cristallins. Les plateaux sont recouverts de sables argileux à silex. Dans certaines parties de la commune, les blocs de granite affleurent très nettement dans les champs. Vers Entrefins, le socle hercynien est en contact avec les calcaires poitevins. Et au droit des vallées de la Grande Blourde et de la Franche Doire, des formations sédimentaires du Jurassique affleurent avec des argiles silteuses, des marnes bleues et des calcaires argileux.



La Franche Doire.

La présence de l'eau

Adriers est traversé par la Franche Doire ; la Grande Blourde, affluent de la Vienne, forme la limite ouest de la commune. D'autres petits cours d'eau permanents ou temporaires (le ruisseau des Broux, les Mâts d'Adriers...), des petits étangs (étang de la Font, étang de Monterban...) et des mares complètent l'ensemble hydrographique.



Paysage de bocage. Avec leurs diverses fonctions, paysagères, écologiques, hydrauliques et économiques les haies constituent des éléments à protéger.



Le sentier de randonnée du Pays Montmorillonnais « Les chaumes du chapitre », valorise ce cadre bucolique.

Un pays de bocage

Les sols surmontant les massifs anciens sont relativement pauvres, limoneux et acides. Sur ces terres dites « froides », le paysage de bocage s'est progressivement constitué avec des prairies destinées à l'élevage extensif, ovin et bovin. À l'ouest de la commune, le paysage fortement vallonné, creusé par les vallées encaissées, offre de nombreux points de vue sur le bocage environnant. Les haies accompagnent les chemins, les routes, les cours d'eau et les limites de parcelles dans les secteurs préservés.

Une agriculture qui façonne les paysages

Le bocage, façonné par la pratique de l'élevage, a souffert des évolutions de l'agriculture depuis les années 1950. Certains exploitants se sont orientés vers la culture de céréales et d'oléagineux transformant le paysage bocager qui dominait jusqu'alors. L'élevage, ovin et bovin, reste cependant encore bien présent. On compte 60 exploitations agricoles individuelles ou sociétaires (2007). Une CUMA*, créée en 1994 avec 10 adhérents, en compte aujourd'hui 50 à Adriers et sur les communes voisines. Quelques exploitations nouvelles se sont développées : élevage d'escargots, de cervidés, maraîchage biologique, pisciculture.



L'élevage ovin et bovin est encore bien présent.

* **CUMA** : Coopérative d'Utilisation du Matériel Agricole.

Des paysages qui favorisent la biodiversité

Ces paysages variés impliquent une importante diversité faunistique et floristique. Adriers compte une Znieff* de type 1, secteur repéré comme particulièrement intéressant sur le plan écologique. Elle se situe à Monterban et concerne un étang avec des espèces rares dans la Vienne, comme l'Avoine de thore et la Cicendie filiforme.

Les haies et zones boisées

Les haies arborées et arbustives hautes (au-delà de 4 ou 5 m) se composent du chêne pédonculé, dominant, du châtaignier, du charme, du merisier, du robinier faux-acacia et du frêne. Les haies arbustives (de 2 à 4 ou 5 m) abritent ronce, fusain, houx, fragon, genêt à balais, lierre, fougère-aigle, ajonc d'Europe, prunellier, aubépine monogyne, troène, bryone, orme champêtre, sureau noir, néflier et alisier torminal. Les épineux (ronce, prunellier, aubépine monogyne), la fougère-aigle, le sureau noir... se développent dans les haies arbustives basses et/ou buissonnantes (moins de 2 m). Toutes ces haies constituent des niches privilégiées pour la faune. Les zones boisées se composent essentiellement du chêne pédonculé, du frêne commun, du saule et du charme.

* **Les Znieff** : Zones Naturelles d'Intérêt Écologique, Faunistique et Floristique. Les Znieff de type 1 sont d'une superficie souvent limitée, définies par la présence d'espèces ou de milieux rares, remarquables ou caractéristiques du patrimoine naturel national ou régional.



Une jeune chevêche d'Athéna.

Les zones humides et les haies sont aussi favorables au maintien de certaines espèces de batraciens, dont quelques-unes sont remarquables : le triton marbré et le sonneur à ventre jaune notamment.

Les oiseaux, avec un minimum de 96 espèces inventoriées, présentent une belle diversité. 80 espèces se reproduisent sur la commune, et les autres sont des espèces migratrices en stationnement ou des espèces hivernantes comme la grue cendrée, la sarcelle d'hiver, le canard souchet... On compte sept espèces d'intérêt communautaire : la bondrée apivore, le martin-pêcheur d'Europe, l'œdicnème criard, le busard Saint-Martin, le pic noir, la pie-grièche écorcheur, l'alouette lulu. Quatorze espèces menacées, ayant un statut défavorable en France et/ou région Poitou-Charentes, ont été repérées : la chevêche d'Athéna, la huppe fasciée, le grèbe huppé, l'hirondelle rustique...

La faune

Ces milieux naturels ou agricoles abritent une faune terrestre commune : le lapin de garenne, le lièvre d'Europe, le blaireau, la fouine, la martre, le chevreuil, le sanglier, le ragondin. Plusieurs espèces de chauves-souris ont été également repérées.

Majesté du chêne qui peut servir d'abri aux moutons.



Les jardins

Dans les jardins de Marta, à l'arrière du beau logis « Saint-Pierre », la propriétaire cultive avec passion arbustes, vivaces, fleurs, rhubarbes magnifiques. Chez Mô, une promenade fait passer le visiteur par six petits jardins successifs. Rosiers anciens, vivaces, arbustes de collection, potager, tout est charme et poésie.



Vieux rosiers dans le jardin de Chez Mô, au lieu-dit Chez Daguenet.

Les jardins de Marta.



Adriers au fil des siècles

L'occupation humaine est attestée sur la commune au moins depuis l'époque gallo-romaine. Les sources, écrites et iconographiques, et les édifices eux-mêmes plus représentatifs à partir de l'époque médiévale, permettent de mieux appréhender l'histoire de la localité.

La préhistoire

Un bloc en granite, interprété parfois comme un élément de dolmen, a été retrouvé sur le site de Saint-Joseph. Ce bloc se présentait debout, en partie enfoncé dans le sol. En l'absence de toute fouille archéologique et de toute étude de spécialiste, il est à ce jour impossible de préciser s'il s'agit bien d'un élément de dolmen. Au XIX^e s., un dolmen est mentionné à Adriers, mais sans aucune précision de localisation.

Entrée du four au lieu dit la Vergne. Quelques fragments de briques et de tuiles ont été mis au jour autour de ces fours.



En 1919, à proximité du lieu-dit « les Caves », un « souterrain », composé de deux galeries se croisant à angle presque droit, a été découvert fortuitement. À cette époque, des fragments de poteries, trouvés sur place, sont interprétés comme gallo-romains. Cependant, cette découverte, assez ancienne, mériterait d'être réétudiée et datée avec plus de précision. En effet, de nombreux souterrains repérés dans notre région relèvent de l'époque médiévale.

À l'époque gallo-romaine

Plus récemment, au lieu-dit « la Vergne », ont été mis au jour les vestiges d'un ancien four à tuiles qui pourrait dater de la période gallo-romaine. Seule l'étude par un spécialiste permettrait de préciser la datation.

Deux sites, identifiés en prospection au sol, ont livré des fragments de tuiles gallo-romaines, les *tegullae*, près des villages du Tageau et de Bellevue. Un ferrier, site de transformation du minerai de fer, non daté, a été localisé près du Chagneau.

L'époque médiévale

La mention la plus ancienne d'Adriers « *vicaria Edrensis* » remonte à 927, c'est alors le siège d'une viguerie*. Cependant ce rôle important ne se maintient pas très longtemps car à partir du XI^e s., la baronnie de L'Isle-Jourdain domine ce secteur. Au Moyen Âge, les terres sont partagées entre trois juridictions principales tenues par le chapitre de la Collégiale du Dorat, par le prieuré grandmontain d'Entrefins et par les seigneurs de Messignac. Quelques autres terres relèvent des seigneuries de Puyferrier (commune de Millac) et du prieuré de Saint-Paixent (commune de L'Isle-Jourdain).



Dessin de Mademoiselle de Monterban représentant l'église avant les travaux du XIX^e s., avec la façade fortifiée au XIV^e s.

* **Viguerie (ou vicairie)** : circonscription administrative de l'époque carolingienne. La justice comtale se tient au siège de la viguerie.

Aux XIV^e et XV^e s., Adriers subit les troubles de la guerre de Cent Ans et il est nécessaire de fortifier l'église paroissiale. Les douves de l'ancien château de Messignac et quelques vestiges à Entrefins évoquent aussi cette période médiévale.

Le XVIII^e s.

La Révolution et l'effondrement de l'Ancien Régime voient les anciennes familles, jusque là à la tête des seigneuries, quitter la commune ou changer de statut. De nouvelles familles, issues du commerce, prennent alors les rênes de la vie politique locale. Les tensions restent présentes et en mars 1793, plusieurs jeunes gens, d'Adriers et des paroisses voisines, se soulèvent contre la levée en masse décrétée par la Convention. Cinq d'entre eux sont condamnés à mort.



L'ancien hospice du côté de la rue principale.

L'hôpital-hospice Garestier-Lapierre

Un hospice est fondé en 1865 grâce à la générosité de la famille Garestier-Lapierre. À partir de 1868, les travaux sont conduits sur la base des plans de l'architecte Perlat. En 1871, l'hôpital-hospice peut fonctionner et en 1873, l'établissement, peu commun pour une commune de cette taille, est confié aux sœurs de La Puye qui accueillent malades et nécessiteux. Son administration est assurée par un bureau de bienfaisance placé sous le contrôle de la municipalité et de la préfecture.

Du XIX^e s. au XXI^e s.

À partir des années 1930, le déclin de l'hospice s'amorce. Ayant des problèmes de gestion et ne répondant plus aux besoins de l'époque, l'hospice est vendu en 1975 et permet, sous l'impulsion d'André Rideau, maire, la création d'un Centre d'aide par le travail (CAT) qui s'installe dans les locaux en 1976.



L'ESAT André Rideau, à l'arrière de l'ancien hospice.

L'établissement de soins et d'aide par le travail André Rideau

En 2005, le CAT devient Établissement de soins et d'aide par le travail (ESAT). L'ESAT André Rideau est aujourd'hui géré par l'Association départementale des pupilles de l'école publique de la Vienne (DPEP - PEP86) et accueille 82 travailleurs handicapés et 16 personnes handicapées en section annexe, en majorité issus du sud du département de la Vienne. C'est un établissement médico-social pour le travail protégé, spécialisé dans la fabrication de matériel d'élevage pour ovins et caprins, la fabrication de caisses d'emballages, l'usinage à façon, l'entretien des espaces verts et de jardins, le conditionnement, la blanchisserie et la prestation de repassage à façon.



Inauguré le 15 avril 1923, le monument aux morts représentant un poilu, rappelle les noms des enfants d'Adriers morts lors la Première Guerre mondiale, auxquels viendront s'ajouter les noms des soldats morts lors des conflits suivants.

Les deux guerres

La Première Guerre mondiale

Comme dans de nombreuses communes rurales, la Première Guerre mondiale a eu des répercussions importantes pour Adriers. Cent-deux hommes sont morts au combat ou des suites de leurs blessures, laissant pratiquement toutes les familles endeuillées.

Durant cette période, Adriers héberge une vingtaine de prisonniers allemands pendant presque trois années. Arrivés en octobre 1916, ils travaillent dans les fermes et pallient ainsi ponctuellement les besoins importants qu'avaient les familles après le départ des hommes à la guerre. Ils sont repartis en avril 1919. Parmi eux, Friedrich Ernst Peters, enseignant, parlait français et servait d'interprète. Après le conflit il a écrit divers ouvrages dont un roman sur la réconciliation Franco-allemande. En 1927, il a rédigé ses souvenirs de captivité dont un tiers est consacré à son passage à Adriers.

La Seconde Guerre mondiale

Comme de nombreuses communes de la Vienne, Adriers accueille des réfugiés Lorrains en 1939. C'est ainsi qu'entre septembre 1939 et 1940, 54 familles, soit 176 personnes de Hombourg-Haut, ont été reçues à Adriers. Elles repartent dans leur commune d'origine en août 1940, après avoir passé une année à Adriers.



Des réfugiés lorrains.

Les écoles

L'école libre – 35-37, rue principale

Au milieu du XIX^e s., l'abbé Dorlac, curé de la paroisse, crée une école chrétienne pour filles. La maison qui accueille les enfants est donnée par Madame Laurendeau, propriétaire à Adriers. Elle impose une condition : l'instruction doit être assurée par des sœurs de La Puye, les filles de la Croix. L'école entre en service en 1851. La maison d'origine, trop petite et vétuste, est remplacée par une nouvelle construction qui ouvre ses portes en 1875. L'ensemble se composait d'une maison située sur la rue et des bâtiments de classe en fond de cour, juste à côté de l'hôpital.



Photographie de groupe dans la cour de l'école libre (1927).

En 1914, une centaine de filles fréquentent l'école. En 1960, l'école ne compte plus que 23 élèves et 18 en 1961. Elle ferme en juillet 1961.

L'école publique

L'école de filles – 41, rue principale

Selon la loi du 28 mars 1882, une commission municipale est créée pour « surveiller et encourager la fréquentation des écoles ». Deux propositions sont faites : la création d'une école de filles à condition que l'institutrice soit laïque et la construction de deux écoles de hameaux compte tenu de la superficie de la commune. Ces dernières ne seront jamais construites. La municipalité loue d'abord une maison pour abriter l'école de filles, puis elle en devient propriétaire. Après quelques travaux, cette maison accueille pour la rentrée 1882 deux classes et deux logements. Suite à la construction du nouveau groupe scolaire en 1934, l'école de filles, transformée, voit l'installation de la nouvelle mairie.

La « vieille école »

rue du Villars et le nouveau groupe scolaire 18, rue du Villars

La mention la plus ancienne d'un instituteur communal remonte à 1835. Il est probable que la première école se situait au Villars et accueillait initialement une classe. L'école est agrandie d'une seconde classe opérationnelle pour la rentrée 1879. En 1901, l'école des garçons, en mauvais état, compte 130 élèves. Les discussions au sujet de réparations ou d'une construction nouvelle durent une trentaine d'années.



En 1930, le conseil municipal décide de construire un nouveau groupe scolaire, à l'emplacement des bâtiments de l'ancienne école et de la mairie qui doivent être détruits. Le projet trainant auprès des autorités compétentes, la municipalité sollicite l'aide de François Albert. Ayant des origines familiales à Adriers, François Albert, alors ministre, intervient auprès du ministre de l'instruction publique et le projet se débloque.

Les travaux commencent en 1934 et le groupe scolaire est inauguré pour la rentrée 1935. L'école des filles et l'école des garçons se retrouvent ainsi dans des locaux beaucoup plus vastes et modernes.



Au guichet de l'ancienne poste.



L'ancienne poste au 38, rue principale.

La poste

Dès 1887, le conseil municipal est ouvert à l'installation d'un bureau de poste. En 1892, le conseil décide de fournir gratuitement pendant 18 ans un local nécessaire pour le service et le logement du titulaire. Le 12 septembre 1894, après quelques travaux, une maison, située à l'actuel n° 38, rue principale, est louée par la commune pour 18 ans. La poste reste dans ce local jusqu'en 1962.

En 1960, la décision de construire un nouveau bâtiment pour le bureau de poste est prise. La commune acquiert le terrain nécessaire et participe aux dépenses à hauteur de 25%. Le 23 novembre 1962, le nouveau bureau, construit sous la direction de Mademoiselle Ursault, architecte régional des PTT à Poitiers, est inauguré.

L'exode rural, déjà amorcé avant la Première Guerre mondiale, s'est accentué laissant de nombreuses fermes inoccupées. Cependant, avec sa CUMA et l'ESAT, son école, son bureau de poste, ses commerces de proximité, Adriers reste un bourg dynamique. Le réseau associatif y est actif et participe à la qualité de vie dans la commune.

Le bâti traditionnel

Adriers, situé en limite du Poitou et du Limousin, bénéficie du croisement des influences et conserve encore de beaux exemples de bâti traditionnel. L'architecture traditionnelle utilise les matériaux locaux comme le granite ou le schiste, mais aussi le calcaire.



La Bouige avec ses encadrements de fenêtres et de porte en bois.

L'habitat traditionnel et le bâti agricole

Le bâti traditionnel le plus représenté remonte au XIX^e s. et au début du XX^e s., même si quelques maisons peuvent être plus anciennes. En fonction de l'époque, du statut social et des moyens des propriétaires, l'habitat se différencie notamment par sa taille, sa forme, la nature des matériaux employés et par les décors. Une hiérarchie s'opère entre la maison de maître, la maison du fermier et la maison du métayer.

L'exode rural et les grandes mutations agricoles ont joué un rôle dans la transformation de ce bâti. Certaines fermes ont été abandonnées, d'autres transformées pour répondre aux besoins actuels.

Dans les hameaux et les fermes isolées

La maison paysanne

Les maisons les plus modestes présentent des plans très simples. Le rez-de-chaussée se compose d'une ou deux pièces éclairées par une fenêtre. L'étage sous comble abrite le grenier, non habitable. Pour les exemples les plus anciens, les encadrements de fenêtres et de portes sont en bois (la Bouige, le Bois), remplacés au cours du XIX^e s. par la brique ou la pierre (granite ou calcaire). La toiture est simple, à deux pans et couverte de tuiles canal. À l'extérieur on repère encore souvent la pierre d'évier, la « marée », et au-dessus l'œil de bœuf, la « boulite ».

Le modèle « en ligne », reprend le module le plus simple et le multiplie dans un alignement : Chez Pougy, Chaumeil, la Brelière... Dans certains cas, la maison est un peu plus importante dans ses volumes (la Dimerie, la Caillerie). Elle se prolonge parfois d'une petite grange ou d'un fenil (Chez Souchaud, Chez le Rouge).

Maisons en ligne à Chaumeil. Plusieurs familles pouvaient ainsi vivre côte à côte.



Marée et œil de bœuf à la Vergne.



Le bâti agricole

Granges, écuries, bergeries, « petits » toits pour les cochons, fournil... complètent l'ensemble. Dans le dernier quart du XIX^e s., les surfaces exploitables augmentent grâce au défrichement. Apparaissent alors les grandes granges visibles à Chez Triquin par exemple, même si certains bâtis peuvent être plus anciens. La date de 1794 apparaît sur une poutre de la grange du Petit Vilmert.

La maison de maître

Les maisons plus importantes, dites maisons de maître, présentent des volumes plus imposants et la toiture est alors souvent à quatre pans. Le souci du décor apparaît et les génoises ou les corniches de pierre ornent les parties hautes.



Entrefins, un bel exemple de toiture à quatre pans.

Celles de la seconde moitié du XIX^e s., la Varenne, Entrefins, l'Épinay... présentent en général un étage et un grenier. Elles s'éloignent progressivement du bâti traditionnel, avec l'usage de l'ardoise pour les toitures ou la présence de corniches en pierre.

Dans le bourg

Les maisons bordent les rues et forment un alignement plus ou moins continu. Elles présentent souvent un étage habitable. Quelques demeures, plus imposantes, rompent ces alignements et utilisent des parcelles plus grandes. Cependant les caractéristiques principales restent les mêmes : toitures couvertes de tuiles canal, génoises, enduit, pierre d'évier.

Les maisons les plus anciennes et les plus modestes n'ont pas de fondations. Ces dernières apparaissent progressivement au cours du XIX^e s. Les murs sont construits en moellons et seuls les chaînages d'angles et les encadrements sont en pierres de taille. Un enduit couvre les murs et tient un rôle à la fois protecteur et esthétique.

Les techniques de construction

Les toitures traditionnelles

L'influence poitevine se fait sentir par des toitures à deux pans à pentes faibles, entre 19° et 24°, et l'utilisation de la tuile canal. Les toitures bas-marchoises se différencient des toitures poitevines par la présence de quatre pans. Les deux modèles cohabitent à Adriers.



La Vergne. Toiture dite à la Mansart sur une maison sans étage.

Les toitures dites à la Mansart

À partir du XVIII^e s., plusieurs belles demeures d'Adriers adoptent une toiture née au XVI^e s. qui permet d'agrandir le volume habitable dans les combles : logis Saint-Pierre, villa le Blanc, ancien presbytère, logis Saint-Joseph, la Vergne, maison bourgeoise de Chez Ranger. Les toitures à la Mansart, ou bien à brisis et terrasson, présentent deux parties aux pentes différentes. Le terrasson, la partie à pente faible, est souvent couvert de tuiles canal. Le brisis, à pente plus accentuée, est couvert de tuiles plates, et éventuellement à partir du XIX^e s., d'ardoises.

Les toitures



Maison avec des génoises, à Entrefins.

Les génoises

Les génoises, composées de plusieurs rangs alternés de tuiles canal et de tuiles plates, forment une corniche qui permet d'éloigner les eaux pluviales des murs. Elles ont un rôle pratique, décoratif, mais aussi symbolique. Le nombre de rangs de tuiles et la présence sur un ou plusieurs murs de la maison, sont fonction du degré d'aisance du propriétaire.

Les os

Certaines maisons ou granges présentent des ossements de bovins ou d'ovins dans le haut des murs, comme à Chez le Rouge. Au-delà de l'aspect symbolique que l'on peut y voir, ces ossements permettaient, selon les lieux, d'accrocher des outils agricoles, de faire sécher des légumes, de supporter une treille...



Os dans le mur de la grange à Chez le Rouge. Les ossements ont la particularité d'être imputrescibles. Ils présentaient ainsi des avantages par rapport au bois qui pourrissait ou au métal qui rouillait.

Les éléments de décors

Le patrimoine vernaculaire

Ce patrimoine témoigne de la société rurale d'autrefois, de la vie quotidienne dans les villages et de son évolution au fil du temps. Au-delà des témoignages qu'ils constituent, ces éléments du patrimoine « habitent » nos paysages et nous aident à mieux comprendre l'histoire d'une commune.

Les moulins

Sur la Franche Doire, on comptait au moins cinq moulins. **Le moulin des « Périchous »**, cité en 1663, pourrait se situer au bas du Cluzeau, mais aucune trace n'est conservée, si ce n'est une meule retrouvée dans le cours d'eau. Le cadastre de 1835 ne le signale pas. **Le moulin de la Folie** dépendait du prieuré d'Entrefins. Les archives anciennes, la carte de Cassini au XVIII^e s. et le cadastre de 1835 en font mention. Il ne reste rien des bâtiments. **Le moulin de « Chez Gourdonneau »**, cité au XVII^e s., se situait à proximité du moulin de la Folie. Seul le bief apparaît encore sur le cadastre ancien. **Le moulin de Chez Triquin** apparaît sur le cadastre de 1835. Sur site, il ne reste que quelques pierres éparpillées et les traces de l'écluse. Le **moulin de « Rouyoulx »** est cité dans un texte en 1530. À



Moulin des Vergnaudes. Après 1930, ce moulin ancien ne pouvait faire face aux nouveaux moulins plus performants.

proximité du village de Royoux, le cadastre de 1835 semble indiquer un bief.

Sur la Grande Blourde, **le moulin des Vergnaudes** est mentionné sur la carte de Cassini. M. Souchaud, huilier, a fait tourner ce moulin à huile jusque vers 1930. Le moulin a conservé une partie de son mécanisme et l'écluse, bien qu'endommagée, existe toujours. La maison du meunier se situe un peu plus haut.

Deux autres moulins fonctionnaient peut-être sur la commune : le moulin d'Entrefins et le moulin de l'Étang.



Le moulin de la Folie sur le cadastre de 1835.

Le pigeonnier de Saint-Joseph. La toiture en poivrière est coiffée d'une girouette.



Les pigeonniers

Les pigeonniers ont été jusqu'à la Révolution le privilège des seigneurs. Ils se démocratisent à la fin du XVIII^e s. et au XIX^e s. Les intérêts principaux restent la chair des pigeons et la colombine pour l'amendement des terres. Les pigeonniers d'Adriers relèvent de la période post-révolutionnaire. Ils sont, pour la majorité, de plan circulaire et construits en pierre. Certains conservent leur toiture en poivrière (la Renaudière, Saint-Joseph), d'autres l'ont perdue (Monterban). Le pigeonnier de l'Épinay, de plan quadrangulaire, est couvert d'une toiture à quatre pans.

Les fours à pain

Avant la Révolution, chacun devait cuire son pain dans les fours banaux et payer une redevance au seigneur du lieu ou à son fermier. Après l'abolition des privilèges et des banalités, de nombreuses fermes se sont dotées de fours à pain. Ces fours pouvaient être individuels ou communs pour l'ensemble des habitants d'un village ou d'un hameau, comme à la Renaudière. Le four à pain est parfois éloigné des habitations afin de lutter contre les incendies, mais il peut aussi être intégré au bâti. Plusieurs villages et fermes d'Adriers en conservent : Chez Paulet, la Géraud, la Tâche, le Bois...

Chez Paulet, four à pain du village. Celui de la Maisonnée, dans le bourg, fonctionne régulièrement lors des fêtes de la commune.



Le patrimoine lié à l'eau

Les lavoirs

À la fin du XIX^e s., afin de faciliter le travail des laveuses, professionnelles ou non, la municipalité fait aménager un lavoir, sur les bords de la Franche Doire, au-dessous du pont, à proximité de la villa le Blanc. Le dallage, encore visible dans les années 1950, a été emporté depuis par les crues.

En 1956, la municipalité fait construire un lavoir moderne, couvert et fermé. Il apportait une amélioration certaine aux conditions de travail des laveuses.

Les puits

Dans la campagne chaque ferme avait son puits qui servait à l'alimentation en eau de la maison. Souvent de plan circulaire, les puits sont maçonnés. La margelle peut être monolithique ou composée de plusieurs éléments. En général un petit toit en tôle protège le mécanisme. Certains puits sont encore en partie conservés : Montageau, le Cluzeau, la Boisselière, le Petit Vilmert, Chez Dagueneu, Entrefins, Chez le Pont, la Renaudière, Chez Souchaud, la Géraud...

Plus rarement, les puits peuvent être couverts par une maçonnerie et un toit comme à la Ferrière. Le puits peut être individuel ou commun à plusieurs foyers au sein d'un village, comme à Frêret ou au Charraud. Dans le bourg, certains puits étaient inclus dans les murs des maisons ou des clôtures de propriétés.



Ce lavoir couvert abritait des bacs en ciment pour laver le linge, une barre permettait d'étendre le linge et une petite salle accueillait les pompes, les réservoirs d'eau et les appareillages électriques. Il a été décoré par les jeunes d'Adriers en 2007-2008 dans le cadre d'animations de loisirs.



Puits traditionnel à Entrefins.

Les loges de vignes

Les paysans, mais aussi les commerçants ou artisans du bourg, avaient autrefois leur lopin de vignes, planté de quelques arbres fruitiers. Les loges servaient d'abri en cas de mauvais temps et permettaient de mettre en sûreté les outils. Les loges de vignes, de dimensions modestes, ponctuaient le paysage à Chez Ranger, au coteau des Fontenelles...

Pâturages et communaux

Connus depuis le Moyen Âge, les communaux ou pâturages sont des biens fonciers exploités en commun par les habitants d'un village. Il s'agissait souvent de prés, de brandes, de mares, de vergers ou de petits bois. En général ils étaient utilisés pour mener les animaux en vaine pâture et on y coupait du bois pour le chauffage. À Adriers, quelques communaux, terrains ou mares, ont résisté aux nouveaux modes d'exploitation : la Davidière, Chez Souchaud, la Barachère, Salvart, la Renaudière, Chez Nadeau. En 2011, le communal de Chez Ranger a retrouvé sa vocation première grâce aux plantations de fruitiers par la municipalité.

Châteaux, manoirs et belles demeures*

La période médiévale a laissé peu de traces. En revanche, la période classique et le XIX^e s. offrent de nombreux exemples de belles demeures. Celles-ci, n'ayant plus besoin de répondre aux besoins de défense, se font plus accueillantes et satisfont aux besoins de confort du moment.

*Toutes ces propriétés sont privées et ne sont pas ouvertes à la visite.

Le « château branlant »

Cette bâtisse, appelée localement le « château branlant », bien que remaniée, présente encore des éléments pouvant relever de la fin du Moyen Âge et du XVII^e s. Certains indices pourraient témoigner en faveur d'une maison forte : mur épais avec glacis, vestiges de fossés à proximité, ouvertures circulaires dans les parties hautes de trois des façades qui pourraient être attribuées à des canonnières. Cet ensemble aurait donc pu être complémentaire de la fortification de l'église pour la défense du bourg.



Le « château branlant ».
Détail d'une canonnière sous le toit.

Messignac



Messignac, cadastre de 1835 montrant les anciennes douves.

Le site est mentionné en 1303, associé à un certain Guillaume de Messignac. Du début du XV^e s. jusqu'au XVIII^e s. Messignac appartient à la famille Bonnin. La famille Bonnet fait ensuite construire le château encore visible aujourd'hui, à proximité de l'ancien édifice. Au cours du XVIII^e s., le château passe par mariage à la famille Vallin. En 1806, le domaine est acheté par Louis-Pierre Lauradour-Ponteil. Les communs qui bordent l'allée centrale de la propriété sont alors achevés.

Les anciennes douves et quelques vestiges de murs anciens attestent de la construction d'un édifice au Moyen Âge. Aujourd'hui le corps de logis quadrangulaire est flanqué de deux avant-corps latéraux. Bien que repris en partie au XIX^e s., cet édifice de facture classique présente des façades ordonnancées à la fois sobres et élégantes.

Le logis Saint-Pierre ou le « château »

Ce logis, construit à proximité de l'église, remonte au XVIII^e s. Sa construction revient probablement à la famille Garestier-Lapierre, riches marchands à l'origine de l'hospice. Se succèdent ensuite les familles Gervais de Lafont puis Lemaigre et enfin Charoy propriétaire également de Monterban à la fin du XIX^e s.

Le logis est constitué d'un corps principal flanqué de deux pavillons aux extrémités, plus bas que le corps principal. La toiture à la Mansart couronne l'ensemble.



Le logis vu du jardin. Les fenêtres et les portes sont surmontées d'un linteau en arc surbaissé habituellement utilisé à cette époque.

La Villa le Blanc (Chez Le Blanc)



Villa le Blanc.

Le lieu dit s'appelait autrefois Chez le Blanc. L'ensemble bâti est protégé par un mur de clôture percé d'un porche qui porte la date de 1789. Dans cet ensemble on distingue un bâti plus ancien, plus modeste, et le nouveau logis, plus important. Les deux bâtiments sont couverts d'une toiture à la Mansart. Au XIX^e s., cette propriété appartenait à Marie-Adélaïde Garestier-Lapierre, née Igounin. Par héritage, elle est passée ensuite aux familles Mazeraud-Crosnier. Cette demeure a été longtemps habitée par Marie Crosnier, connue à Adriers pour avoir soutenu l'école privée.

Le logis Saint-Joseph

Cette demeure bourgeoise est construite en 1801 par la famille Bernardeau de Monterban qui était propriétaire du château de Monterban. Pierre Lavaud, régisseur des biens de la famille Bernardeau l'achète par la suite.

Comme de nombreuses constructions bourgeoises de cette époque, le logis au plan quadrangulaire est couvert d'une toiture dite à la Mansart.

La Combe

La demeure est caractéristique des grandes constructions bourgeoises du XIX^e s. L'ensemble est couvert d'une toiture en ardoise, fréquente à cette époque. Une chapelle funéraire, située dans le parc, complète l'ensemble.

Le Chagneau

La demeure bourgeoise a été construite en 1873 par la famille Poitevin. Le peintre Henry Daras (1850-1928) en hérite plus tard. Le logis principal est flanqué de deux pavillons latéraux, plus bas, recouverts à l'origine d'un toit terrasse. Henry Daras a fait modifier ces toitures sur le même principe que la toiture principale.

Le lieu de la Combe est mentionné en 1474. Le château encore en élévation semble avoir été construit au XIX^e s. puis agrandi et modifié vers 1930. Cette demeure est située au cœur d'une vaste propriété de 1200 ha. Plusieurs familles en ont été propriétaires, notamment les familles de Blom, de Lambertie et Sautereau. Se sont succédées ensuite les familles Marot et Rondeau. La famille Marot est connue pour la fabrication de machines agricoles.



Le toponyme Chagneau dérive du mot « chagne », le chêne en patois. À l'entrée de la propriété se dressait autrefois un magnifique chêne qu'Henry Daras a immortalisé dans plusieurs de ses œuvres.

Monterban



Peinture du château de Monterban, réalisé par Séraphine de Monterban. Le bâtiment quadrangulaire était flanqué de deux tours circulaires.

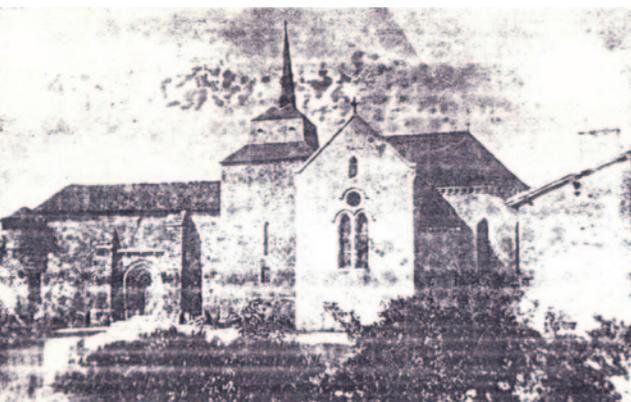
L'Age Boutrie

À proximité de Messignac, l'Age Boutrie est mentionné en 1561. La maison de maître pourrait dater du XVII^e s., même si elle a été remaniée par la suite. Le plus bel élément conservé, l'escalier en bois, présente encore sa rampe à balustrades d'origine.

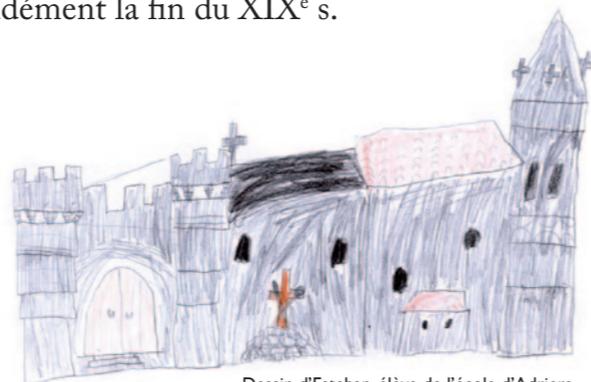
Les mentions les plus anciennes du lieu utilisent le nom de *Monte Urbani* (1260), en latin, puis Monturbeau en 1494. La famille Bernardeau, présente à Adriers à la fin du XVII^e s., associe à son nom celui de sa propriété. Cette pratique était courante à l'époque. La famille était propriétaire des quatre fermes de Monterban, soit 265 ha. Plusieurs membres de cette famille ont été maires d'Adriers. Par mariage, le domaine passe à la famille de Blom, puis Cadoret de Beaupréau. En 1890, l'ensemble est acheté par la famille Charoy. La propriété a été ensuite vendue et morcelée. Aujourd'hui en ruines, le château a probablement été construit au cours du XIX^e s.

Le patrimoine religieux

Au Moyen Âge, le patrimoine religieux d'Adriers est principalement influencé par le Limousin, tout proche. L'église relevait de la collégiale Saint-Pierre du Dorat et le prieuré d'Entrefins dépendait de l'abbaye de Grandmont. Le grand chantier de restauration et d'agrandissement de l'église Saint-Hilaire marque profondément la fin du XIX^e s.



L'église après les travaux du chœur et du transept, mais avant ceux de la façade et du clocher. Cette photographie ancienne prise avant 1889 permet d'apprécier l'ancien clocher et de deviner les parties fortifiées de l'église.

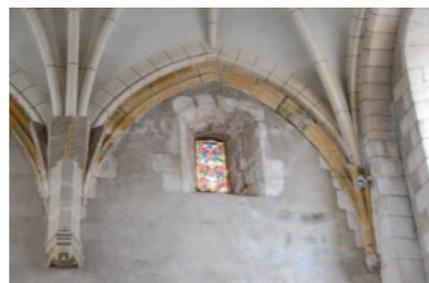


Dessin d'Esteban, élève de l'école d'Adriers, réalisé en 2012 lors d'une animation du patrimoine.

La mention la plus ancienne de l'église Saint-Hilaire date de 1063, époque à laquelle elle est donnée au chapitre des chanoines de la Collégiale Saint-Pierre du Dorat. Il existe alors une première église romane. Le contexte difficile de la guerre de Cent Ans implique la fortification de l'édifice, sans doute à la fin du XIV^e s. Au XIX^e s., sous l'impulsion de l'abbé Alfred Charruyer, puis de son successeur Florent Lhémeau, curés de la paroisse, deux campagnes successives de restauration et d'agrandissement donnent à l'église son visage actuel. La première concerne le chœur, les absidioles et le transept en 1876-1877, la seconde touche la nef, la façade, la sacristie et le clocher, en 1889-1891.

Une architecture étonnante

L'église présente une nef très large, coupée d'un transept dont les bras sont greffés d'absidioles. Le chœur s'achève par une abside hémicirculaire. L'édifice, repris presque entièrement au XIX^e s. a été réalisé dans le style néo-gothique très en vogue à cette époque, à l'exception du clocher de style néo-roman. Seule la partie occidentale, en façade extérieure comme à son revers, conserve des éléments médiévaux. Construites à la fin du XIV^e s., deux échauguettes flanquent la façade. Elles sont reliées par une galerie sur mâchicoulis, formant un chemin de ronde. Ces éléments sont refaits lors de la restauration du XIX^e s. maintenant le souvenir de la fortification.



Arcs brisés et sculptures de l'époque médiévale, au revers de la façade.



Le mobilier

La statuaire

Une partie du mobilier bénéficie de mesures de protection au titre des Monuments Historiques. Les éléments les plus anciens relèvent de l'époque classique avec la statue de la Vierge à l'Enfant datée du XVII^e s., la statue de sainte Radegonde du XVIII^e s. et un tabernacle du XVII^e s. En 1919, le curé de la paroisse fait édifier un monument aux morts singulier en mémoire des enfants d'Adriers, morts lors de la Grande Guerre : une Piéta surmonte la scène d'un soldat aumônier qui assiste un soldat mourant sur le champ de bataille.

Les tableaux

Henry Daras (1850-1928), peintre originaire d'Angoulême, également propriétaire à Adriers, au Chagneau, a offert deux tableaux à la paroisse : Jeanne d'Arc à Domrémy et la Vierge sous les murs de Jérusalem.



Statue de la Vierge à l'Enfant, en bois peint, du XVII^e s.



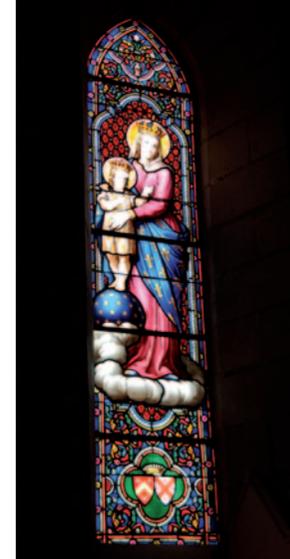
Jeanne d'Arc reçoit des mains de saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine, l'épée, l'étendard et la palme du martyr, emblèmes de sa vocation. Tableau d'Henry Daras, élève de Puvis de Chavannes.

Le vitrail central, réalisé par les ateliers Lobin de Tours, a été offert par la comtesse de Beaupréau, parente des Bernardeau de Monterban.

Les vitraux

L'installation de vitraux dans le chœur et le transept vient parachever la première tranche de travaux du XIX^e s. Comme il est de coutume à cette époque, les vitraux sont largement financés par les familles locales importantes. Ils ont été réalisés pour la plupart par l'atelier des Granges de Clermont-Ferrand, en 1876. Les donateurs laissent la trace de leur générosité en faisant apparaître dans le bas de la composition leur nom, ou bien leur blason le cas échéant. On y retrouve les signatures des familles de Monterban, de Blom, Thiaudière, Crosnier, Bezaguet, Sautereau...

Dans la nef et les chapelles latérales, des vitraux du XX^e s. ornent les baies. L'un a été offert par les paroissiens en remerciement de la protection d'Adriers lors de la Seconde Guerre mondiale et représente Jeanne d'Arc. Il a été réalisé par les ateliers Chigot à Limoges en 1946.



Les croix de mission et les croix de chemins, souvent plus modestes, ponctuent les routes de la commune. Des inscriptions permettent dans certains cas de mieux connaître leur histoire : donateur, date, événements pour lesquels elles ont été érigées... Elles peuvent être en pierre, en bois ou en métal.

Les croix de chemin

Les croix de chemin étaient nombreuses et marquaient souvent les limites des paroisses, parfois des propriétés. Elles servaient aussi de support pour les prières des habitants et des voyageurs. Certaines ponctuaient les processions. Quelques-unes sont toujours conservées, en plus ou moins bon état : la croix de « Chez le Pont », la croix de Chez Ranger, la croix de la Varenne, la croix du Chaffaud érigée par Prudence Bernardeau de Monterban en 1841, la croix de Chez Daguinet, la croix de Chez David, la croix de Monterban, la croix du Bournezeau.

Les croix



Carte postale ancienne montrant la plantation de la croix de mission en 1926, au croisement des routes de L'Isle-Jourdain et de Mouterre-sur-Blourde.

Les croix de mission et les croix jubilaires

Afin de raviver la foi catholique, des missions ont été prêchées régulièrement depuis le XVII^e s. Elles connaissent une nouvelle ferveur à partir des années 1850 et ce jusqu'au début du XX^e s. Ces missions réunissaient les fidèles sur plusieurs semaines autour de différentes cérémonies. En général, la mission s'achevait par la plantation d'une croix.

Croix jubilaire de 1868

En 1868, la clôture du jubilé du quinzième centenaire de saint Hilaire se fait par l'érection d'une croix au carrefour des routes de Bussière et de Moulismes. L'abbé Ricordeau, curé d'Adriers, précise qu'il y eut à cette occasion 2233 communions.

Croix jubilaire de 1875, dite croix de la Dimerie

Située à la jonction de la route de L'Isle-Jourdain et de la route de Moussac, cette croix monumentale en pierre a été érigée par la famille Crosnier en 1875, année jubilaire, alors qu'Alfred Charruyer était curé de la paroisse.

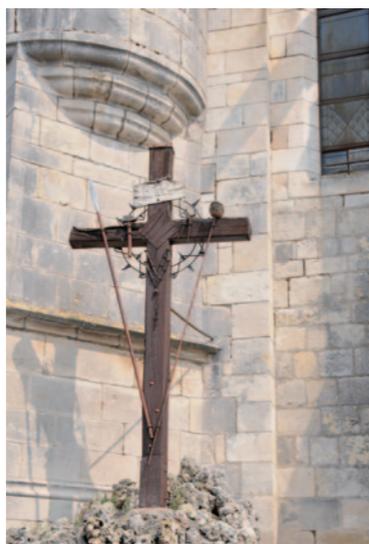
Croix de mission de 1926

Lors de la mission prêchée du 14 mars au 4 avril 1926, Henry Daras fait ériger une croix sur sa propriété du Chagneau. La croix monumentale porte le Christ et une inscription rappelle le lourd tribut qu'ont payé cette famille et la commune lors de la Première Guerre mondiale « En souvenir d'Henry, Louis, Pierre Daras et de leurs camarades d'Adriers morts pour la France 1914-1918 ».

La croix de l'église

La croix située sur le côté sud de l'église porte les instruments de la Passion. Peut-être érigée en 1754, cette croix a été restaurée en 1989. Les instruments de la Passion ont été reforgés à cette occasion.

Croix de l'église, entièrement refaite en 1989. Elle porte les instruments de la Passion.



Intérieur de la chapelle du XIX^e s.

Le toponyme Entrefins, *inter fines*, témoigne de la situation de frontière entre les diocèses de Poitiers et de Limoges.

Au milieu du XII^e s. une celle grandmontaine est implantée sur ce site reculé, sur une terre du seigneur de L'Isle-Jourdain, Bozon. Grandmont a été fondé par Étienne de Muret (1045 ou 1046 – 1124) au XII^e s. dans les monts d'Ambazac (Haute-Vienne). Rapidement l'ordre essaima et à la fin du XIII^e s. il compte près de 160 maisons, appelées celles mais aussi prieurés. En 1295, six religieux vivent à Entrefins. En 1317, Entrefins est uni au monastère de Puy-Chevrier dans l'Indre. Au XVIII^e s., le site d'Entrefins devient plus un domaine agricole dépendant de Puy-Chevrier. Suite à la Révolution, le 2 mai 1795, les bâtiments et les terres sont vendus comme biens nationaux.

Le prieuré d'Entrefins

De l'ancien ensemble monastique, il ne reste que quelques vestiges conservés aujourd'hui dans la chapelle du XIX^e s. Des documents du XVIII^e s. et le cadastre de 1835 permettent de comprendre son organisation. L'ensemble se composait de l'église, d'un cloître, des logements des religieux, mais aussi de bâtiments agricoles et des éléments nécessaires au fonctionnement du site, jardin, four et puits. Des terres un peu plus éloignées, des étangs et le moulin de la Folie, sur la Franche Doire, dépendaient aussi du prieuré.

L'église, désaffectée en 1788, est encore dite en 1795 « très vaste et bien voûtée ». Elle devait mesurer une trentaine de mètres de long. En 1839, elle est encore en élévation. Elle est détruite par la suite et les matériaux servent à construire la maison de maître située à proximité.

Le cadastre de 1835 montre les bâtiments existant encore à cette époque et notamment la chapelle, détruite depuis.



La petite chapelle a été édifée vers 1870, à proximité de la précédente, notamment afin de perpétuer les pèlerinages locaux, ou « voyages » à saint Étienne. Ce dernier était prié pour obtenir la guérison des maladies nerveuses, des maux de têtes et des maladies « dont on ne connaissait pas l'origine ». Les pèlerins devaient suivre un rituel bien précis : faire brûler un cierge dans la chapelle, faire trois fois le tour du puits, puis trois fois le tour du champ qui dessine les limites de l'ancien cloître en disant leur chapelet, et enfin déposer un ruban sur le support prévu à cet effet et un objet en rapport avec la tête (épingles à cheveux). Les voyages avaient lieu toute l'année. Le rassemblement collectif du lundi de Pâques fut agrémenté d'une « assemblée » jusqu'à la Première Guerre mondiale. Ces pèlerinages perdurèrent ensuite le 15 août jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Les voyages individuels se pratiquent encore.

Cette chapelle présente encore des éléments sculptés appartenant aux anciens bâtiments monastiques, un autel, une statue de saint Étienne (avec une erreur, il s'agit ici du proto-martyr et non de saint Étienne de Muret), une niche protégée par une grille couverte de rubans, témoins des voyages. Sur les murs, des peintures évoquant ces voyages ont été réalisées en 1955 et 1957.

Chapelle d'Entrefins lors d'une visite du patrimoine.



Le cimetière protestant

Ce cimetière privé se situe près du lieu-dit Royoux et date de la seconde moitié du XIX^e s. Bien que tardif, ce cimetière renoue avec la tradition protestante d'ériger les cimetières sur des terrains privés comme on le faisait au XVI^e s. ou après la révocation de l'Édit de Nantes, les protestants ne pouvant pas être enterrés dans les cimetières catholiques. Entouré de murs, et planté d'ifs, il accueille quatre tombes en calcaire gravées d'épithaphes.

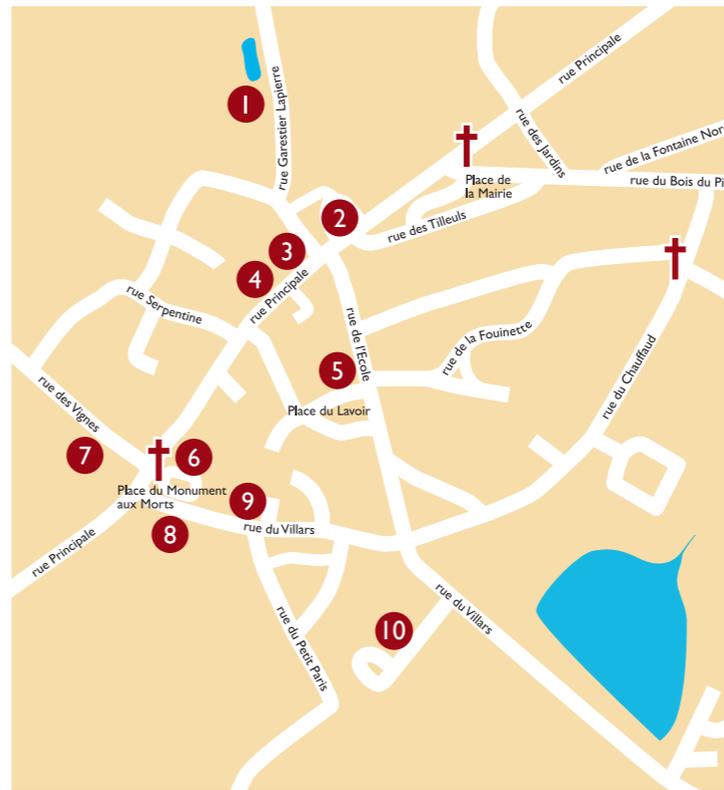


Cimetière protestant de Royoux. La tombe la plus ancienne date de 1852 et la plus récente de 1896.



- 1 Point culminant les Frémigis
- 2 Château de la Combe
- 3 Maison de maître de l'Age Boutrie
- 4 Château de Messignac
- 5 Cimetière protestant de Royoux
- 6 Vestiges du château de Monterban
- 7 Prieuré d'Entrefins
- 8 Le moulin des Vergnaudes
- 9 Villa Le Blanc
- 10 Maisons bourgeoise le Chagneu

Cartes non exhaustives.



- 1 Les jardins de Chez Mô
- 2 La mairie
- 3 L'ancien hospice et l'ESAT André Rideau
- 4 L'ancienne école libre (école privée)
- 5 Le lavoir de 1956
- 6 L'église Saint-Hilaire
- 7 Le logis Saint-Joseph
- 8 Le logis Saint-Pierre
- 9 Le « château branlant »
- 10 L'école François Albert

- Patrimoine religieux
- Croix
- Châteaux et belles demeures
- Patrimoine vernaculaire (puits, fontaines, fours à pain, lavoirs, moulins...)
- Patrimoine naturel, jardin
- Patrimoine civil (écoles, mairie, poste, gare...)

Bibliographie

Pour aller plus loin sur l'histoire d'Adriers...

Bulletins de la Maisonnée, n°1 à 15, 1998 - 2012.

BUREAU Abbé Pierre, Cinq jeunes révoltés d'Adriers condamnés à mort en 1793, *bulletin du GRHAIJ*, n°8, 1998.

COLASSON Jean, DOLLFUS Michel, GÉSAN Monique, GONNELLE Jean-Pierre, SOUCHAUD Edmond, VATRÉ Michèle, *Connaître et réhabiliter l'habitat rural en Montmorillonais*, Publication de l'Écomusée du Montmorillonais, Poitiers, 2001.

DEVERRIERE Guy, Inventaire des croix monumentales du canton de L'Isle-Jourdain. 2^{ème} partie : Adriers, Asnières-sur-Blour, Mouterre-sur-Blourde, *bulletin du GRHAIJ*, n°2, 1992.

DEVERRIERE Guy, Les stèles et monuments aux morts du canton de L'Isle-Jourdain, 2^{ème} partie : Adriers, Mouterre-sur-Blourde, *bulletin du GRHAIJ*, n°6, 1996.

GARDA Claude, Trois visites pastorales en pays isolés au XVII^e siècle : (1^{ère} partie) Adriers, L'Isle-Jourdain, Luchapt, *bulletin du GRHAIJ*, n°8, 1998.

GARDA Claude, Un instituteur d'Adriers face à l'exode rural en 1927, *bulletin du GRHAIJ*, n°8, 1998.

GARDA Claude, Le triste état du monastère grandmontain d'Entrefins au XVIII^e siècle, *bulletin du GRHAIJ*, n°9, 1999.

GARDA Claude, « Adriers », in *Le patrimoine des communes de la Vienne*, Paris, Flohic, 2002, t. 1, p. 349-353.

GINOT Émile, Communication à la séance du 16 octobre 1919, *Bulletin de la Société des antiquaires de l'ouest*, 3^e série, t. 5, 1919-1921, p. 221-222.

GRÉMILLON Gilles, Les cloches du canton de l'Isle-Jourdain et leurs inscriptions. Les cloches de l'église d'Adriers, *bulletin du GRHAIJ*, n°4, 1994.

JAHAN Sébastien, Histoire d'une famille notable : Les Maige à Adriers au XVIII^e siècle, *bulletin du GRHAIJ*, n°3, 1993.

JAHAN Sébastien, Seigneurs et paysans à Adriers aux XVII^e et XVIII^e siècles : le cas du fief de Frété, *bulletin du GRHAIJ*, n°14, 2004.

JAHAN Sébastien, « Adriers », in *Dictionnaire des communes de la Vienne* dirigé par Dominique Guillemet, La Crèche, Geste éditions, 2004, p. 76-77.

RICHARD Christian, Prospection aérienne dans le canton de L'Isle-Jourdain, *bulletin du GRHAIJ*, n°8, 1998.

Études et autres sources :
Étude d'impact, Projet de parc éolien d'Adriers, Valorem, mai 2007.
www.poitou-charentes.developpement-durable.gouv.fr : pour la consultation de la fiche Znieff.



Document réalisé en décembre 2012 par la commune d'Adriers et le Syndicat Mixte du Pays Montmorillonais, avec le soutien financier de la DRAC Poitou-Charentes et de la Région Poitou-Charentes, dans le cadre du label Pays d'art et d'histoire.

Auteurs : Béatrice Guyonnet, à partir des nombreux articles des bulletins de la Maisonnée et du GRHAIJ (*Groupe de recherches historiques et archéologiques de l'Isle-Jourdain*).

Remerciements : un grand merci aux différents contributeurs et relecteurs, Lysiane et Jacques Dazas, Rémy Moreau, Liliane et Jean-Claude Querioux, Philippe Rose, Maguy et Jean-Louis Rommevaux, Sabrina Thiaudière. Une pensée particulière pour Jean Colasson et tous les auteurs des articles de la Maisonnée qui depuis de nombreuses années contribuent à la connaissance de l'histoire d'Adriers. Merci à Marie-Paule Dupuy du centre de documentation du Service Régional de l'Inventaire.

Crédits photographiques : Club photo de Saugé, Catherine Colombeau, Béatrice Guyonnet, Rémy Moreau, Philippe Rose. Cartes postales et photographies anciennes : collections privées de Rémy Moreau, Jean Colasson et Gaston Touraine. Photographies et illustrations non libres de droits.

Cartes : réalisation Priscilla Saule.

Création graphique : Priscilla Saule / www.priscillaaule.com
Imprimé sur du papier issu de forêts gérées durablement.



**Le Pays Montmorillonnais appartient au
réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire**

Le Ministère de la Culture et de la Communication attribue le label Ville ou Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui mettent en œuvre des actions d'animation et de valorisation de leur architecture et de leur patrimoine. De la préhistoire à l'architecture du XXI^e s., les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui un réseau de 166 villes et pays vous offre son savoir-faire dans toute la France. Le Syndicat Mixte du Pays Montmorillonnais conçoit tout au long de l'année un programme de visites et d'animations du patrimoine valorisant l'ensemble du territoire.

À proximité

N'hésitez pas à découvrir Grand Poitiers, Cognac, Thouars, Parthenay, Rochefort, Saintes, Royan, Île de Ré, le Pays Confolentais, le Pays Mellois, Angoulême et l'Angoumois, le Pays Châtelleraudais, le Pays des Monts et Barrages qui bénéficient également de ce label.

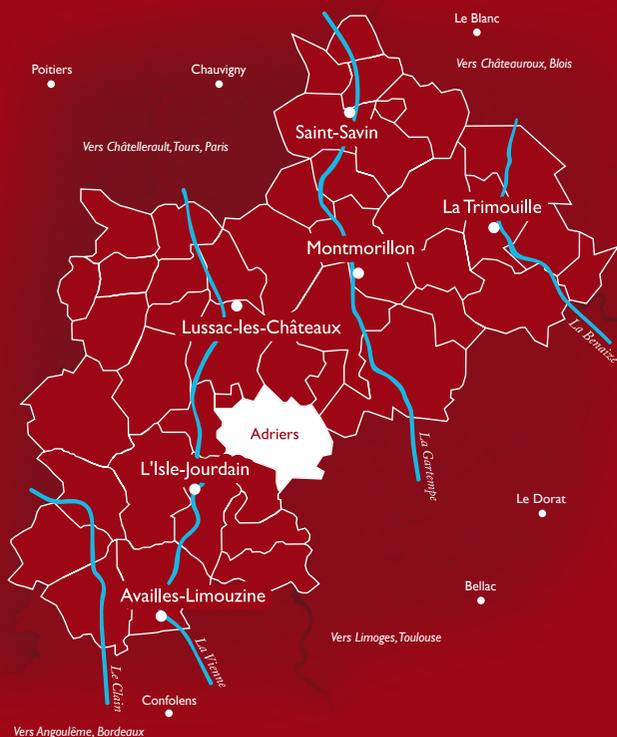
Renseignements

Syndicat Mixte du Pays Montmorillonnais
Béatrice GUYONNET
Animatrice de l'architecture
et du patrimoine

18 bis place de la Victoire - BP 73
86 501 MONTMORILLON Cedex
Tél. 05 49 91 07 53
Fax 05 49 91 30 93
smpm@pays-montmorillonnais.com
www.pays-montmorillonnais.fr

Mairie d'Adriers

41, rue principale - BP 50002
86430 ADRIERS
Tél. 05 49 48 73 06
adriers@cg86.fr
www.adriers.fr



*C'est un petit village au flanc de la colline
Admirant sa vallée sans jamais s'en lasser
De terre poitevine mais aussi limousine
Ce site où je suis né, a pour nom ADRIERS!*